

Pier Paolo Corciulo

La minute de tempête

Roman

Pier Paolo Corciulo

La minute de tempête

© Pier Paolo Corciulo, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-1108-8

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Je me vois pour toujours et à jamais
comme l'homme ridicule,
l'âme solitaire, le vagabond, l'artiste frustré agité,
l'homme amoureux de l'amour,
toujours à la recherche de l'absolu,
toujours à la recherche de l'inaccessible.*

– Henry Miller

Interrogatoire 1

Mots et maux.

*Cessez immédiatement
avec ce jeu de maux suranné !*

— Leonardo Vespucci

Le jour où je me suis retrouvé au poste de police, l'abbé Pierre venait de tomber de son piédestal, Shakespeare était toujours mort et Rosa ne répondait plus à mes messages. Dans cet ordre précis, mes préoccupations allaient de la moins importante à la plus importante. Enfin, je crois. À bien y réfléchir, Shakespeare et Rosa étaient au coude-à-coude.

À l'époque, je ne savais pas encore que j'étais sur le point de recevoir la plus grande preuve d'amour de mon existence, pendant un interrogatoire. Sur le moment, croyez-moi, on ne le réalise pas, on souffre, on se sent raté, humilié, prêt à disparaître dans le premier trou venu. Mais quand le rideau tombe, que les projecteurs s'éteignent et que le masque glisse, on comprend enfin que l'attente n'a pas été vaine.

— Alors comme ça, monsieur Vespucci, vous avez semé le chaos dans la librairie du centre-ville, samedi dernier, s'exclame le policier assis en face de moi, derrière son ordinateur.

Créer le buzz, voir la file d'attente s'allonger devant la librairie avec des lecteurs enthousiastes à l'idée de rencontrer l'objet de leur désir, signer des exemplaires, échanger quelques mots, c'est le rêve de tout écrivain. Pas le mien. Je ne sais pas quoi leur dire. Tout est dans le livre.

La séance de dédicace du centre-ville ne s'était pas déroulée comme prévu, je dois bien l'admettre, mais j'estime avoir des circonstances atténuantes, même si le policier en face de moi n'en a cure. Il continue de taper son rapport avec une lenteur exaspérante, ses deux index martelant les touches comme pour accentuer mon malaise. Cette journée a pris un tournant inattendu. Le buzz, je l'ai fait pour des raisons qui m'ont échappé.

— Monsieur le commissaire, je peux tout vous expliquer.

— Sergent Keller.

— Plaît-il ?

— Je suis sergent et non commissaire, répond-il sur un ton légèrement contrarié. Vous ne pouvez pas m'expliquer, vous devez. On a déposé une plainte contre vous, donc il est dans votre devoir et tout à votre avantage de vous expliquer. De collaborer. Les accusations sont graves, monsieur Vespucci.

— Leo.

— Pardon ?

— Je m'appelle Leonardo Vespucci mais tout le monde dit Leo. C'est plus facile à retenir.

— Vous n'avez pas été convoqué pour faire dans la facilité, monsieur Vespucci.

La conversation semble mal engagée avec mon interlocuteur qui donne l'impression d'avoir prononcé la sentence de culpabilité sans voie de recours avant même de faire les présentations. Puisqu'il a déjà un préavis défavorable sur mon compte, je décide de me défendre avec mon arme redoutable : l'éloquence.

— Mon métier, voyez-vous, se base sur des mots tandis que le vôtre ne tient compte que des faits mais pour arriver aux faits il faut les mots. Donc les mots sont des faits, des actes, comme au théâtre.

— Vous insinuez que vous avez orchestré un plan ? Que tout était prémédité ?

— Je dis simplement que la vie prend parfois les allures d'un mauvais vaudeville.

— Avez-vous agressé cette personne, oui ou non ?

— C'est plus complexe qu'une simple affirmation ou une terrible infirmation.

— Oui ou non !

Agrippé au dossier de la chaise, je laisse passer le coup de tonnerre. Il n'a pas l'air commode, le sergent Keller. Il veut me faire passer aux aveux rapidement, expédier l'affaire. Profil bas, c'est la posture à adopter dans ces cas-là. Et en même temps, jusqu'à présent, je n'ai fait profil bas devant personne.

— Comme vous allez vite en besogne, lieutenant.

— Sergent.

— Nous y arriverons bien assez tôt, mais laissez-moi reprendre les événements depuis le début.

Sans lever les yeux, il respire profondément et acquiesce. Son uniforme le boudine, ses cheveux en brosse le *psychorigidifient*. Par chance, sa moustache à la Zorro le rend sympathique.

— D'accord, racontez-moi tout depuis le début.

Je ne suis pas si jeune, et pas si vieux non plus, pourtant j'ai l'impression d'avoir beaucoup parlé tout au long de ma vie sans que personne ne m'écoute réellement. Alors, quand le sergent Keller me demande de raconter *tout depuis le début*, je saisis l'opportunité.

— Mes parents se sont connus ici, au croisement du Boulevard Victor Hugo et l'Impasse Louis-Ferdinand Céline. Le grand écart, pour certains... Je suis né une nuit de tempête. Mon père n'a pas assisté à l'accouchement. À moitié endormi, aveuglé par la pluie et manifestement peu doué pour l'orientation, il s'est perdu en voiture sur le chemin de la maternité. Une

patrouille de police a fini par le prendre en pitié et l'a escorté jusqu'à destination. J'étais déjà né lorsqu'il est arrivé. Ma mère affirme que j'ai hérité de son sens de l'orientation. J'aimerais pouvoir lui donner tort.

Les index du sergent Keller s'immobilisent à cinq centimètres en apesanteur au-dessus du clavier. La paralysie le gagne dans son entier. Il me fixe d'un air hébété, mais cela ne m'empêche pas de poursuivre.

— J'avais huit ou neuf ans quand, tous les matins avant de me rendre à l'école, je passais quelques minutes à l'usine où travaillait ma maman. Dans son bureau, il y avait une machine à écrire et, pour passer le temps, j'écrivais des petits textes juste pour le plaisir d'écouter le son magique des touches. Ça a commencé ainsi, je crois. Par des sons. Trois poètes ont compté à mon adolescence : Arthur Rimbaud, Manu Chao et Diego Maradona. Chacun à son niveau m'a offert des moments de poésie pure : l'un avec son stylo, l'autre avec sa guitare et le dernier avec le ballon rond. Ces trois lascars ont trois points communs. Premièrement, ils ont rejeté le système dans lequel ils évoluaient ou le système les a rejetés ; deuxièmement, ils ont une prédisposition à la liberté, voire à l'anarchie ; et dernier point, moi. Oui, moi qui les ai réunis au palmarès des grands de ce monde.

Le sergent Keller respire profondément, les mains serrées en poing toujours en apesanteur sur son clavier, puis finit par se liquéfier.

— Quand je vous ai demandé de me raconter l'histoire depuis le début, je voulais dire à partir de samedi dernier.

— Dommage. J'avais un certain nombre de choses intéressantes à déposer.

— Il y a des psychologues pour ça. Vous êtes au poste de police ici.

Je jette un regard circulaire à travers la pièce. La sobriété, voire l'austérité, du bureau ne laisse aucun doute. Il n'y a pas de canapé où s'allonger, ni de plantes apaisantes. Pas de bibliothèque. Aucun livre signé Freud, Jung et compagnie. Juste une étagère Ikea sur laquelle végètent un exemplaire du code pénal, des classeurs fédéraux gris clair alignés comme un régiment au garde-à-vous. Une chaise inconfortable sur laquelle je suis assis, un bureau et le fauteuil du sergent – il ne ressemble pas à un psychologue, encore faut-il que les pys ressemblent à quelque chose – font office de mobilier. Il manque toutefois la fameuse lampe d'interrogatoire que l'on voit souvent dans les films policiers. Mon regard se tourne à nouveau vers mon interlocuteur qui semble tout à coup reprendre vie.

— Vos parents se sont connus au croisement du Boulevard Victor Hugo et l'Impasse Louis-Ferdinand Céline, dites-vous. Ce n'est pas un peu cliché pour un écrivain ?

— La vie ressemble à un cliché plus souvent qu'on ne le pense. On n'y peut rien. On se veut originaux, uniques, *sortir du lot* mais au final nous sommes des clichés ambulants, des êtres banals en somme, mon adjutant.

— Sergent.

— Et votre père, que fait-il dans la vie ?

— Il était policier, dit-il à demi-mot.

— C'est ce que je disais, le cliché...

— Nous nous écartons de ce qui vous amène ici, monsieur Vespucci. La librairie du centre-ville, samedi dernier.

Je ne vais pas y échapper, c'est un fait. Alors autant commencer.

— D'accord, dis-je en soupirant, la main droite posée sur le cœur. Pour que les faits soient clairs, intelligibles et objectifs, il faut commencer cette histoire à partir de février dernier, c'est-à-dire trois mois et demi plus tôt.

Trois mois et demi plus tôt

Si j'avais su la suite,

j'aurais pris la fuite

et une cuite !

– Leonardo Vespucci

L'écriture ne m'a jamais aidé à sortir de l'embarras ou de certaines impasses, ni à trouver une quelconque réponse à mes névroses. Il est fort probable que l'écriture les accentue, mes névroses. La preuve, j'écris encore.

Il m'arrive de reconnaître qu'on écrit fondamentalement la même histoire, toujours, à peu de choses près, et je confirme sans la moindre hésitation ce que j'ai flairé depuis un certain temps déjà : ce n'est pas l'histoire qui compte mais la recherche perpétuelle de style. Le point de vue en fait, comme un photographe cherchant le bon angle.

*

Je suis entré dans ce café avec une idée très claire en tête : écrire en attendant Rosa. Autant dire que j'étais déjà dans l'erreur, parce que chaque fois que j'entre quelque part avec l'intention d'écrire, il ne se passe rien. À l'inverse, dès que je suis occupé à faire autre chose – conduire, me brosser les dents, ou pire, parler avec quelqu'un – là, évidemment, ça fuse.

J'ai choisi une table contre la vitre. De là, je pouvais observer le monde sans participer à quoi que ce soit. La lumière entrant de biais et s'arrêtait sur ma tasse. Je faisais semblant d'écrire. Tenir le stylo, hocher la tête, tracer deux ou trois mots, soupirer. La serveuse est passée devant moi, a posé la tasse en jetant un coup d'œil à mon carnet, puis à mon visage. Il y avait dans son regard cette légère ironie qu'on réserve aux écrivains sans lecteurs. J'ai bu une gorgée de café, et m'y suis brûlé. J'ai reposé la tasse avec dignité.

Je me suis souvenu d'un roman lu il y a longtemps. Un officier, dont j'ai oublié le nom, passait sa vie à attendre un ennemi qui ne venait jamais. Attendre un événement qui ne vient pas. Je me suis demandé si je n'étais pas en train de faire la même chose avec Rosa.

La serveuse est revenue. Elle a posé la tasse sans me regarder cette fois. C'était un progrès. J'ai écrit : *il faut une certaine prétention pour croire qu'un mot posé sur une page puisse retenir l'attention de quelqu'un*. Ce n'était pas une grande phrase, mais elle portait en elle une certaine élégance à laquelle je n'étais pas insensible. Personne ne s'était levé pour m'applaudir.

C'est en tournant la tête que j'ai vu Rosa devant l'entrée.

*

— J'en ai marre du temps, marre de me consoler avec un rayon de soleil, des *comment ça va* alors que tout le monde s'en fout, marre de sourire, de faire la conversation, d'attendre. Attendre quoi ? Je ne sais même plus. Marre de me contenir, d'être pris pour un con. Marre du temps perdu à cause de ceux qui n'en prennent pas pour les autres, marre de ton absence. Alors je répondrai à ta question. Si ça te permet de mieux dormir la nuit, si ça peut te rassurer, je vais bien.

C'est ainsi que j'abordais la conversation avec Rosa, dans l'excès, comme à mon habitude, exposant des généralités alors que ma tirade ne ciblait qu'elle et son peu d'égard, me demandant un tout simple *comment vas-tu*.

La serveuse nous a apporté deux cafés. Le sixième de la journée pour moi. Contrariée par ma réponse dont la question se voulait purement rhétorique, Rosa a soupiré. Muet, j'attendais qu'elle dédramatise, qu'elle me renvoie à son habituelle prise de hauteur, celle qui empêche de crever l'abcès une fois de plus.

— Je comprends que tu en aies marre, a-t-elle commencé, c'est humain de le penser et de l'exprimer.

— J'aurais préféré que tu ne comprennes pas...

L'agacement se lisait sûrement sur mon visage, à ma manière de renifler après chaque gorgée de café.

— Pourquoi ?

— J'aurais préféré une confrontation brutale, qu'on s'engueule un coup comme tous les couples normaux et qu'on essaie de faire évoluer notre histoire. Au lieu de ça, tu mets tout en œuvre pour aplanir nos divergences, étouffer ma frustration, et nous restons à nouveau en surface sans entrer dans le fond du problème, dans ce qui me préoccupe.

— Une confrontation brutale ? *Couple* ? s'est-elle exclamée.

Vu ses antécédents avec son ex-mari infidèle, alcoolique et violent, – le tiercé gagnant en somme – l'adjectif employé était en effet inapproprié, ou peut-être retenait-elle seulement ce qui l'arrangeait.

— Une confrontation tout court, si tu préfères.

— Tu sais très bien que je n'aime pas les disputes et en plus, de mon point de vue, il n'y a aucun problème. On se voit quand on se voit. Ne confonds pas ce que nous sommes avec ce que tu aimerais que nous soyons.

— Après une année et demie, tu n'as pas envie de me voir plus régulièrement ? Je m'attendais peut-être à quelque chose de plus concret, de plus solide. Se voir deux heures par semaine, quand tout va bien, ça ne me suffit plus. Je sais, il y a ta fille en pleine crise d'adolescence, et je ne voudrais pas bousculer vos habitudes. Je ne te demande pas qu'on vive ensemble mais deux heures par semaine, tu es d'accord, c'est peu, non ?